



Augustin Saponay

Pêcheur de Vie

Augustin Saponay

Pêcheur de Vie

© Augustin Saponay, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5952-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À la femme que j'aime.

1.

Il marchait l'air hagard en fixant ses chaussures. Son esprit était vide. Sa grande taille renforçait l'impression de croiser un somnambule.

Soudain, il prit conscience que le vent était un peu plus fort, apportant comme une odeur de fraîcheur. Il releva la tête et s'aperçut qu'il était sur le pont. Il s'arrêta et se tourna vers le fleuve. Il posa ses mains sur la balustrade et inspira profondément cet air encore frais de la mi-mai. Le ciel était clair, parsemé de petits nuages blancs qui défilaient au-dessus de sa tête. Il admira la perspective du fleuve avec ses quais, les bâtiments et les monuments qui le bordent. Il a cette ville dans la peau depuis sa naissance. Il aime marcher sur ses avenues et déambuler dans ses rues, respirer l'air qui y circule, regarder les gens qui vont et viennent. Dans cette ville, il fait des découvertes presque à chaque instant, pour peu qu'il prenne du temps et s'attarde à lire les plaques apposées sur les façades des immeubles. C'est en cette saison et par ce temps clair que la ville lui semblait la plus belle. Elle le dynamisait littéralement.

Malgré tout, en cet instant, le vent et la beauté qui l'entouraient n'arrivaient pas à chasser cette Ombre noire installée dans son cœur. Il repartit vers la rive droite du fleuve d'un pas néanmoins plus alerte. Cette bouffée d'air lui avait fait du bien ; mais pour combien de temps ? Il serait au journal dans dix minutes. Il se concentrait afin de savourer ces quelques instants de marche.

Son patron l'avait convoqué après la publication de son dernier reportage qu'il avait eu grand-peine à terminer. Le sujet ne l'avait guère passionné : le 7^{ème} continent. C'est un souci écologique majeur. Mais on en fait tellement en se lamentant, que cela devient un peu tarte à la crème. Il avait bien essayé de changer l'angle d'attaque, mais cela ne le satisfaisait pas vraiment et cette Ombre qui l'avait envahi n'arrangeait rien. Malgré sa part de liberté pour refuser un sujet, il ne pouvait le faire sans justifier d'une atteinte à ses convictions profondes. Il n'était pas complètement indépendant, mais sa façon de prendre à contre-pied des sujets banals lui donnait une aura d'homme droit, déterminé et

sérieux. Sa capacité à construire, documenter et argumenter ses articles faisait de lui un homme reconnu dans la profession et le classait comme reporter et non comme journaliste ou journaliste. Ce qui était dans sa bouche très condescendant et même méprisant dans certains cas notamment quand il qualifiait ainsi les journalistes politiques souvent si proches du pouvoir.

Sa façon de mouvoir son grand corps dégageait une harmonie faite de détachement et une confiance dans la possibilité de mobiliser toute son énergie de rugbyman. Ancien numéro 8, habitué du centre de la mêlée et initiateur de jeu, constamment au contact de l'adversaire, il était toujours prêt à combattre avec ses armes de reporter. Aussi son patron l'ennuyait rarement avec des reportages soporifiques. Même si Bernard était de bonne composition, les grognements émis lors d'une demande de reportage annonçaient au patron la limite à ne pas dépasser.

Il traversa le grand carrefour. Habituellement Bernard déambulait à grandes enjambées rapides, sa vieille veste élégante et devenue informe, ouverte au vent. Mais aujourd'hui il fait de grands pas lents et déambule l'air rêveur. Il hume l'air à la recherche d'une odeur, d'un parfum. Il s'arrête au feu et regarde une femme, de l'autre côté de la rue, dont la beauté le frappe. Elle ne ressemble pas aux autres femmes que l'on rencontre habituellement dans le quartier. Elle est habillée simplement avec goût. Il se demande ce qu'elle fait ici, d'où elle vient, comment elle vit. Le petit bonhomme passe au vert et chacun se met en mouvement rompant le charme de ce moment hors du temps. L'oiseau que vous regardiez, charmé, s'envole tout d'un coup et vous vous retrouvez seul sans but. Bernard lança ses jambes sur le passage clouté pour ne pas rester seul sur son îlot de trottoir.

Pourquoi son patron l'avait-il appelé ? D'habitude après ce genre de reportage, il le laissait un peu tranquille. Il avait besoin de se ressourcer. Mais le ton sur lequel le rédac'chef lui avait parlé était impérieux comme si un événement grave était arrivé. Le soleil de mai traversant le feuillage, encore jeune, des arbres de l'avenue le replongeait dans son enfance lorsqu'il parcourait la ville à pied.

Durant tout ce temps depuis la traversée du pont, l'Ombre noire s'était atténuée. Comme le soleil d'avril réchauffe vos os transis. Arrivé, il scruta l'immeuble lui faisant face un instant, traversa, et entra au journal.

Dans le petit hall mal éclairé, il attendit l'ascenseur tandis que d'autres

personnes, qu'il connaissait plus ou moins, arrivaient. L'obligation de dire bonjour et de prononcer quelques mots lui pesa tout d'un coup et il se sentit accablé. L'Ombre noire s'empara de lui. Il se mit à regarder dans le vide en direction de ses chaussures. Il pénétra dans l'ascenseur sans lever les yeux. Pendant la montée il entendit des personnes chuchoter :

— C'est bien Bernard, le reporter.

— Oui, il n'a pas l'air dans son assiette. T'as vu sa mine.

La sonnette retentit, « Ding », leur annonçant qu'ils étaient arrivés. Albert le garçon de bureau, toujours en train de manger, était là, dévorant un hamburger de sa confection. La mayonnaise et le ketch 'up lui dégoulinaient sur les chaussures et les oignons frits maculaient son pantalon. Ces dames étaient offusquées, mais Bernard eut un sourire complice. Albert est un homme jovial, discret et serviable. Il est très efficace, c'est pourquoi il fait partie des murs du journal malgré sa gloutonnerie. Bernard entra dans la salle de rédaction vieillotte avec ses murs blanc cassé et les traces noires de pollution accumulée depuis au moins vingt ans. Les anciens bureaux en bois (mobilier et cloisons) avaient été conservés depuis la création du journal et donnaient un air « années vingt » de la côte Est des Etats-Unis. Tout en disant rapidement bonjour il se dirigea vers le bureau du rédac'chef. Matt, Matthieu de son prénom, l'accueillit chaleureusement. C'est un homme d'un mètre quatre-vingts, sec, élancé et musclé, crâne rasé en raison de sa calvitie, sans âge. Un type sympathique et exigeant avec les autres comme avec lui-même, pour lequel on a envie de se mettre en quatre. Bernard a une bonne tête de plus que lui et paraît le submerger avec sa grande carcasse. Ils parlent de tout et de rien pendant un moment ; Bernard trouve cela agréable mais a l'impression que Matt tourne autour du pot comme s'il évaluait ses réactions. Matt sait que Bernard le connaît bien et se doute qu'ils ne sont pas là juste pour parler à bâtons rompus. Cependant il a réussi son coup, comme toujours ou presque. Il a maintenant une idée claire de l'état d'esprit de Bernard. S'il l'a convoqué, son dernier reportage à peine terminé, c'est pour aider Bernard. Matt a conscience de l'Ombre noire qui envahit plus ou moins Bernard. Il veut empêcher cette Ombre de le faire sombrer. L'activité est le meilleur moyen de le maintenir la tête hors de l'eau. C'est pourtant encore un peu tôt pour lui proposer un sujet précis ; Matt a besoin d'y réfléchir.

— J'ai un projet pour toi, lui dit Matt.

— Ah, bon ! Déjà !

— Oui, c'est un peu tôt pour t'en parler, mais je voulais te le dire car j'ai besoin que tu te tiennes prêt. Si tu pars quelques jours tiens moi au courant !

— Très bien, et tu comptes me mettre en piste dans combien de temps ?

— J'sais pas...D'ici une semaine ou deux. Je t'emmène déjeuner chez Germaine ?

— Avec plaisir, je ne refuse jamais un déjeuner chez Germaine !

C'est un petit restaurant tenu par une dame d'âge mûr. Tous doutent que son prénom soit Germaine, mais qui sait ? Elle confectionne une cuisine simple, inventive avec de bons produits. Et en plus très abordable. La salle est profonde et on retrouve beaucoup d'habitues du quartier. Ça ne désemplit pas de 11h30 à 15h30.

Aujourd'hui encore le plat du jour est merveilleux. Une joue de bœuf fondante en sauce avec des pommes de terre sautées et des oignons grillés accompagnés de quelques champignons, le tout relevé avec un peu d'ail. C'est un délice, une cuisine sans chichi, la sauce de cuisson mijotée avec un peu de vin rouge. Ce n'est pas le genre de recette que vous faites aisément malgré une facilité apparente. Cela prend du temps et demande de l'attention, comme peut le faire une mère de famille pour un repas le week-end lorsque tout le monde se retrouve autour de la table pour un moment de convivialité. Matt connaît bien les goûts de Bernard et lui propose une bouteille de vin, l'un ses favoris, un Côtes de Provence rouge plein de soleil et bien charpenté. Cela étant Bernard est éclectique et aime toutes sortes de vins très différents. Il est sensible à l'attention de Matt d'avoir choisi ce vin qui réchauffe le cœur et l'âme. Après ce plat délicieux Bernard a pris un morceau de camembert, fromage qu'il aime depuis l'enfance, même si le vin se retrouvait alors un peu trop charpenté. Mais avec de la bonne baguette fraîche, il ne résiste pas. Enfin il hésite toujours entre plusieurs desserts qui sont tout simplement magiques chez Germaine : le Paris-Brest, les éclairs au café, au chocolat, et la crème brûlée sans oublier le Baba au rhum. La crème brûlée a finalement sa faveur ; elle est simplement inégalable avec un peu de vanille et un très léger parfum d'orange comme du cointreau, la crème bien froide et le caramel chaud sur le dessus : un vrai travail d'équilibriste.

Matt et Bernard passent un bon moment ensemble à discuter politique,

actualités, cancans du journal, tout en savourant la cuisine de « Germaine ». Après un café pour clore dignement un tel déjeuner, ils libèrent leur table qui est immédiatement prise par deux femmes qui attendaient en sirotant un verre de vin. Elles adressent un salut à Matt et l'une d'elles gratifie Bernard d'un large sourire.

En sortant du restaurant, Bernard demande à Matt :

— Tu les connais ?

— Qui ça ! répond-il car il n'avait pas prêté attention aux deux femmes.

— Les deux charmantes femmes qui ont pris notre place.

— Oh, oui ! Elles travaillent dans un cabinet de consultants pas très loin d'ici.

— Elles doivent être souvent en mission.

— Oui, mais souvent dans le coin ou pas trop loin ; cependant il est vrai que l'on vient de loin pour déjeuner chez Germaine.

— Ça se comprend !

Ils discutaient tout en marchant vers le bureau. Bernard commençait à sentir l'Ombre noire l'envahir à nouveau en approchant ; ce bon moment allait se terminer lorsqu'ils se sépareraient, Matt pour retourner travailler au journal et lui, Bernard pour rentrer chez lui. Une fois arrivés Matt lui dit :

— N'oublie pas, j'ai besoin de toi, tu dois être disponible.

— OK, je ne m'éloigne pas trop et je t'appelle si je vais à plus de deux heures de Paris.

— C'est parfait, à très bientôt !

Matt s'engouffra dans l'immeuble et Bernard resta seul sur le trottoir, planté, immobile comme un réverbère. Puis il se mit en marche comme un automate et repartit.

2.

Dans la rue calme où Bernard habite depuis qu'il est enfant, son grand-père avait acheté et transformé un vieil atelier délabré dans une cour. Il l'avait métamorphosé en une maison très lumineuse, pleine de charme au milieu des immeubles de styles très divers. Bernard aime cette rue tranquille dans ce quartier animé avec ses rues commerçantes, le marché. Il emprunta le couloir sombre pour arriver en pleine lumière dans la cour baignée de soleil. Il mit la grosse clé dans la serrure de la porte atelier en fer peinte en blanc. Elle s'ouvrit sans un bruit. Bernard posa ses affaires, s'affala dans le canapé et s'assoupit.

Quand Bernard se réveille, la luminosité a déjà baissé. Il retire sa veste qu'il n'avait pas pris le temps d'enlever. Il se sert un grand verre d'eau qu'il savoure comme un élixir de jouvence. Il se tient debout, regardant les oiseaux vaquer à leurs occupations autour de l'arbre de la cour. Avec les grandes vitres de type atelier, qui donnent directement sur le platane, il est aux premières loges pour le spectacle qui s'offre tout au long de la journée. Heureusement les voisins sont discrets et ne regardent pas chez lui, du moins lorsqu'il est là. Après un moment il se sent désœuvré et ne sait pas vraiment quoi faire. Rien d'urgent ne le pousse à agir, comme rédiger un article, peaufiner un reportage, passer l'aspirateur avant que sa chère femme ne rentre à la maison, pour lui faire plaisir. Il regarde la bibliothèque vaste et remplie de livres dont il n'a lu qu'une partie. Sa femme lisait beaucoup ; tous les jours elle lisait au lit avant de s'endormir ce qui le rendait parfois grognon. Il était trop fatigué pour lire, et souhaitait dormir. Elle était grande et svelte mais pas mince. Il la trouvait très belle. Lorsqu'il partait en voyage pour un reportage elle lui manquait souvent et il était infiniment heureux de la retrouver à son retour. Ils s'enlaçaient et se serraient l'un contre l'autre avec une grande tendresse. Elle avait son fauteuil préféré, un vieux fauteuil crapaud élimé et un peu défoncé. Il est là, à côté de lui avec son creux comme si elle venait d'en partir et allait revenir. En levant les yeux, il tomba sur ce paysage de Camargue, tableau qu'ils avaient acheté ensemble à une vieille brocante. Mais elle n'est plus. Sa chère Isabelle est morte d'un cancer en